



Abel Grimmer
La Tour de Babel,
1604

la philosophe et philologue Barbara Cassin assure le commissariat scientifique. On y trouve la fameuse *Tour de Babel* d'Abel Grimmer [ill. ci-contre] sous son ciel menaçant, des portraits des traducteurs les plus décisifs de la Bible – *Saint Jérôme* par Georges de La Tour, *Martin Luther* par Lucas Cranach –, et une étonnante traduction de Confucius en latin.

Le traducteur, ce prolétaire du livre

Du côté de la jeunesse, on y découvre des éditions d'époque de *Heidi* en japonais ou de *Tintin* en allemand, et, pour la littérature

générale, les premières traductions de Dante, Shakespeare ou Homère – toutes suggérant, contre la bien-pensance de la «diversité» et de ses différences, que ce qui est traduit est toujours ce qui domine: en l'occurrence, le corpus canonique de l'Occident. On peut le dire plus simplement encore: d'un côté, les grandes institutions de pouvoir sont d'immenses machines de traduction, et, à l'autre bout du spectre, les traducteurs ont toujours été les passeurs invisibles, les prolétaires du livre, leur nom n'apparaissant même plus aujourd'hui en couverture. Au-delà de cette exposition, l'art a-t-il ici son mot à dire? Ce sous-texte politique de la vieille aventure de la traduction, les artistes contemporains savent aussi l'illustrer, et le rappeler à notre bon souvenir: pour afficher des langues étranges, inventer des toponymes sur des cartes fictives ou faire résonner dans des installations le chaos des langues. Ou même, avec la vidéo intitulée *Hard Work* de la Chinoise Wai-Yim Wong, montrant deux personnes en train d'essayer de manger avec des couverts encastrés dans de gros blocs de glace, cette limite bien connue de la traduction culturelle: quand ils doivent passer des baguettes aux couverts à l'occidentale, les Asiatiques ont l'impression qu'aurait un violoniste s'il devait jouer avec des moufles. Traduire, c'est échanger, transmettre, augmenter le monde; c'est aussi bien briser des traditions, imposer des normes, hiérarchiser les cultures. Ambiguïtés de Babel.

Traduire pour faire rempart à la barbarie

Point de passage et de rencontre pour les uns, lieu de toutes les hiérarchies et hégémonies pour les autres, Babel fait l'objet d'une exposition en Suisse, supervisée par la philosophe Barbara Cassin. Éclairant.

Babel, rêve ou cauchemar? De même que la mondialisation oppose ses défenseurs et ses opposants, ou sa version heureuse (mondialisation culturelle, artistique, éthique...) et sa version nuisible (la financière, la commerciale), la traduction depuis toujours déchire les communautés humaines: entre ceux qui voient dans la cacophonie de Babel une malédiction, un brouhaha inaudible, et ceux qui en font leur seul horizon de bonheur. Entre ceux pour qui traduire, c'est trahir et ceux pour qui «traduire, c'est penser», comme le formulait Gilles Deleuze. Ou entre ceux qui saluent les passages et les rencontres, la traduction comme découverte, et ceux qui rappellent les hiérarchies et les hégémonies, la traduction comme domination – ses routes, d'ailleurs, ont toujours été des routes de pouvoir, quand les armées d'Athènes faisaient tout passer en grec, que Rome imposait le latin, puis l'islam, l'arabe, ou aujourd'hui les armées plus «soft» du web 3.0, l'anglais standardisé, ce «globish» devenu notre espéranto par défaut. Ces ambivalences de la grande aventure traductrice sont le point de départ de l'excellente exposition de la fondation Martin Bodmer, à Genève, dont

À VOIR

«Babel à Genève Les routes de la traduction»

jusqu'au 25 mars
Fondation Martin Bodmer
Route Martin Bodmer, 19-21
Cologny (Genève)
+41 22 707 44 36
<http://fondationbodmer.ch>